

LE VIATIQUE

La cloche de son glas d'alarmes
A répété le triple accord :
Son bronze comme une âme en larmes
Pleure, se tait, et pleure encor.

Sous ces vieux arbres sans verdure,
Dans les ombres du soir fuyant,
Un homme à la robe de bure
S'avance, à voix basse priant.

D'une solitaire chapelle
Obscure et pauvre desservant,
Il vole où le devoir l'appelle
Sous le froid, l'averse ou le vent.

Vieillard à la taille athlétique,
Qu'il est beau sous ses cheveux blancs !
Le ciboire du Viatique
Rayonne entre ses doigts tremblants !

Quelques paysans en prière
Suivent, leurs chapeaux à la main ;
Leurs gros souliers blancs de poussière
Sonnent aux cailloux du chemin.

Le cortège par la campagne
Passe, morne, silencieux.
Le pauvre, pieds nus, accompagne
Le roi de la terre et des cieux.

On entend dans la plaine sombre
Que la clochette du sonneur.
C'est l'heure où la Mort vient dans l'ombre...
Hâtez-vous, courriers du Seigneur !

Hâtez-vous ! C'est dans les ténèbres
Que l'horrible faux du trépas
Moissonne ses gerbes funèbres !
Le noir faucheur n'arrête pas !

Du beffroi la grave harmonie
S'éteint, triste comme un adieu...
Ange gardien de l'agenie
Soutiens les pas du porte-Dieu !

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

Septembre 1880.

LE

PAYS DE L'OR

PAR HENRI CONSCIENCE

XV

LA BANQUEROUTE

Un matin, le cinquième jour après l'arrivée du *Jonas*, une grande foule courut sur le port avec de grandes démonstrations de joie. C'étaient les passagers du *Jonas* et deux autres navires que la Société la Californienne avait envoyés à San-Francisco. On avait signalé un trois mâts avec pavillons français, et le bruit s'était répandu que les directeurs de la Californienne étaient là enfin avec les instruments et tout ce qu'il fallait pour conduire les actionnaires aux placers.

Lorsque enfin, après une longue attente, une chaloupe atterrit dans le port, les arrivants furent entourés et chacun voulut savoir des nouvelles de la France et de la Californienne. Un cri de désespoir et de rage parcourut la foule : la Californienne avait fait banqueroute et n'existait plus. Tout l'argent payé était donc perdu, et les actions que l'on avait mises en main des passagers ne valaient plus un centime. Était-ce une gigantesque escroquerie ? la Société s'était-elle trompée dans ses calculs ou avait-elle eu des malheurs ? Quoi qu'il en fût, les quatre ou cinq cents membres à San-Francisco pouvaient chercher comment ils se tireraient d'embarras. La plupart étaient sans argent ; beaucoup d'entre eux, qui avaient été trop paresseux ou trop fiers pour travailler, avaient vécu jusqu'alors très misérablement et couché à la belle étoile comme une poignée de mendiants.

Ce soir-là, les Auvernois étaient de nouveau réunis avec le Bruxellois, et on parla naturellement que de la banqueroute de la Californienne et de la nouvelle position dans laquelle cette mauvaise nouvelle les plaçait.

— J'ai grande envie de vous faire une proposition, dit enfin le Bruxellois. Vous avez voulu me rendre service ; je possède le moyen de reconnaître votre amitié. Avez-vous du courage ? Donat n'est pas un héros, je le sais, mais il est fort et dur à la fatigue. C'est un grand avantage dans les placers. De toi, Jean Creps, je ne doute nullement ; mais Roozeman, quoique assez robuste, ne me paraît pas fait pour la vie des mines. Il y aurait immédiatement la maladie du pays, se laisserait décourager et deviendrait une charge pour les autres.

— Bah ! que dites-vous ? s'écria Donat avec indignation. Monsieur Victor a plus de courage que nous tous peut-être. Si tu l'avais vu à l'ouvrage comme moi, tu parlerais autrement. Les eaux tranquilles sont les plus profondes, ami Pardoes.

— Pourquoi nous questionnes-tu donc ? mur-

mura Victor qui se sentait blessé intérieurement.

— Si j'étais à ta place, Roozeman, répondit le Bruxellois, je resterais tranquillement chez mon fruitier et laisserais aller mes amis aux placers ; car il faut autant de force d'esprit que de force physique pour ne pas succomber là bas, soit sous le rude labeur, soit sous les attaques d'un tas de pillards.

— Ce que tu dis peut-être vrai, Pardoes, répliqua Victor avec calme ; mais j'irai aux mines, fussé-je tout à fait seul et y eût-il cent fois plus de dangers, sois-en sûr. Toi aussi, tu me regardes comme un être faible ? Ne peut-on pas avoir du courage sans jurer ni parler grossièrement !

— C'est bien, laissons cela, reprit le Bruxellois ; je veux faire quelque chose pour vous. Écoutez avec attention ce que je vais vous dire. Il y a deux chemins pour aller aux mines : l'un est au sud, le long de la rivière San Joaquin ; le second, au nord, le long de la rivière que l'on nomme Sacramento. J'ai déjà suivi ces deux chemins. Au sud, il y a beaucoup moins d'or qu'au nord, et d'ailleurs c'est en même temps la contrée où les sauvages se montrent le plus souvent. Notre ami Kwik n'irait donc pas là avec joie. Le voyage au nord est beaucoup plus long et plus difficile, à la vérité, mais les placers y sont plus riches et plus étendus.

— Ce qui me pousse cependant le plus à retourner là, c'est un important secret que je vais vous révéler. Rapprochez-vous, camarades, et écoutez bien : Il n'y a pas trois mois que j'étais encore occupé à laver de l'or au bord de la rivière Yuba. J'y avais beaucoup de bonheur et je dus, comme je vous l'ai dit, quitter la place contre mon gré, parce que la saison des pluies rendait le travail impossible. A mon retour, j'avais, entre autres compagnons, un Suisse qui était malade et voulait retourner en Europe. Je lui rendis beaucoup de services en route, et je défendis même sa vie au prix de mon sang, car je reçus un coup de poignard au bras dans un combat contre les voleurs de grands chemins. Ce Suisse portait sous ses vêtements une ceinture en cuir pleine de pépites et de grains d'or. Pour me récompenser de ma protection, il me confia qu'il avait trouvé cet or dans un lieu inconnu jusqu'alors, où les pépites étaient si abondantes, qu'on n'avait qu'à les ramasser avec la main, sans aucun travail.

— Cette place est située très-haut vers la Sierra-Nevada, ou montagne de neige, entre les sources de Yuba et de la rivière de la Plume ; il me l'a décrite si exactement et m'a indiqué tant de points de repère, que moi, qui connais bien la nature du pays, je trouverais le riche placer les yeux fermés. Eh bien, maintenant, pour vous montrer que je suis reconnaissant de votre amitié, je vous propose de former une société entre nous et d'aller ensemble aux mines. Acceptez-vous cette proposition ?

— Oui, oui ! s'écrièrent les autres avec joie.

— C'est bien ; je m'occuperai de chercher encore un ou deux compagnons solides ; car nous devons être six pour pouvoir travailler convenablement là bas : deux pour creuser la terre, deux pour la porter à la rivière et deux pour en laver l'or.

— O Pardoes ! cher Pardoes ! partons demain ! s'écria Donat.

— Non, pas si vite. La saison n'est pas encore favorable et nous ne sommes pas prêts.

— Kwik a raison, dit Victor. Pourquoi perdre ici inutilement tant de temps ! Pourquoi reculer pour un peu de misère de plus ou de moins, pourvu que nous atteignons les mines d'or ? Nous ne souffrirons certainement pas autant que sur le *Jonas*.

— Tu crois, dit le Bruxellois d'un air railleur. Je souhaite que tu ne te trompes pas.

— Mais ne le sais-tu donc pas, Pardoes ? Près de deux cents des actionnaires dupés par la Californienne partiront demain, tant vers le nord que vers le sud. La plupart ne possèdent pas cinq dollars.

— Laissez-les aller, laissez-les aller, répondit le Bruxellois avec un sourire singulier. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Beaucoup d'entre eux ne verront peut-être jamais les placers, et il ne m'étonnerait pas que nous trouvassions ça et là sur notre route des cadavres ou des squelettes pour témoigner de leur étourderie. Ah ! vous croyez qu'on va aux mines comme de Bruxelles à Anvers ? Vous en ferez l'expérience. Si la saison était favorable et si nous étions prêts, je remettrais encore notre voyage, et voici pourquoi : Dans peu de jours, trois ou quatre cents actionnaires de la Californienne partiront pour les placers, sans argent, sans provisions suffisantes et sans les instruments nécessaires. La faim, le besoin, la misère feront, d'une grande partie de ces hommes, des voleurs et des meurtriers, car en Californie on ne reconnaît d'autres lois que la violence, et le plus fort prend au plus faible ce qu'il désire posséder. Aussi, ne me mettrai-je pas en voyage cette fois sans que nous ayons chacun notre fusil : les revolvers sont bons pour les luttes dans les placers ; mais en voyage, quand on est attaqué de très loin par les balles, les fusils sont un moyen de défense indispensable contre tout danger. En attendant, je m'occuperai de l'acquisition de tout ce qui est nécessaire. J'achèterai la plupart des objets d'occasion ; ainsi ils nous coûteront moins cher de moitié. Nous avons besoin de beaucoup de choses : des haches, des bûches, des pioches, des plats, des tamis, des marmittes, des couvertures pour dormir, une voile pour couvrir notre tente, une claie pour laver la terre aurifère et beaucoup d'autres choses encore.

— Mais quand partirons-nous donc alors, pardieu ? grommela Kwik mécontent.

— Aussitôt que le temps sera meilleur et que

nous aurons assez d'argent pour nous procurer le nécessaire. Vous n'avez pas encore pu épargner grand'chose, je crois.

— J'ai quarante-huit dollars ! s'écria Kwik en frappant sur sa poche.

— Oui, mais Creps et Roozeman ? demanda le Bruxellois.

— Moi trente. — Moi vingt quatre, lui répondit-on.

— Vous êtes plus riches que je ne le croyais. Il y a un bon moyen d'augmenter vos dollars. Roozeman a une mille qui est probablement bien fournie de chemises fines et d'autre linge. Donat a également un bon sac de voyage. Vous me donnerez tout cela et je le vendrai au plus haut prix. Dans les placers, on ne porte pas de linge ; on n'y a qu'une chemise de flanelle bleue ou rouge et on n'y change jamais de vêtements. Les étoffes de laine seules sont bonnes là-bas, tant contre le froid et l'humidité que contre la chaleur... Il commence à se faire tard et j'ai suis fatigué. Donnez-moi maintenant chacun dix dollars pour que je puisse commencer dès demain nos achats aux frais de tous.

Jean et Victor donnèrent l'argent sans répliquer. Donat chercha dans ses poches avec une mine embarrassée, fouilla même dans ses bottes et dit :

— C'est dommage ; j'ai encore laissé mon argent dans mon chenil. Ce n'est rien, je le donnerai demain.

— Ah ! ah ! dit le Bruxellois en riant, tu exagères mon conseil, Donat. On doit savoir à qui l'on a affaire. Tu crains que je ne parte avec les dollars, n'est-ce pas ?

— Tout est possible en Californie, tu le dis toi-même, bégaya Kwik ; mais sois sûr que je n'ai pas mon argent sur moi. Ce que je dis est aussi vrai que je suis ici, ajouta-t-il en se levant précipitamment.

Le Bruxellois frappa sur la poche de Donat et les dollars sonnèrent distinctement.

— Tiens ! tiens ! je les ai tout de même sur moi ! Prends, voilà les dix dollars ; je dirai une prière pour que tu n'aies pas de mauvaises idées durant ton sommeil.

— Maintenant, dit le Bruxellois, nous épargnerons autant que possible, pour être bientôt prêts. Ne parlez à personne de nos intentions ni du but de notre voyage, ni de quelque autre chose que vous auriez apprise de moi. Si l'on venait à savoir que nous nous rendons à de riches placers inconnus, on nous devancerait, on nous suivrait, et l'on nous disputerait par la violence la possession du bon endroit. Il y a beaucoup de chances pour que nous revenions des mines avec une bonne charge d'or. Adieu jusqu'à demain ; nous causerons chaque jour de notre prochain voyage.

Cette nuit là, Creps et Roozeman eurent des rêves d'or. Victor retourna en esprit dans sa patrie, rendant sa mère riche et heureuse, et se voyant lui-même l'époux de la douce Lucie Morelo.

Donat, qui couchait sur quelques sacs de farine, sous le hangar qui le nommait son chenil, eut un sommeil très agité. Il rêva qu'il jetait aux pieds du garde champêtre de Natten Haadonck tant d'or qu'il en avait presque aux genoux ; qu'il l'embrassait avec empressement et lui donnait son Annekan pour épouse ; puis il se vit entouré de sauvages qui voulaient lui scalper la tête, ou d'ours avec des dents effroyables ; puis il vit encore Pardoes s'enfuir avec ses dollars et crier à haute voix : " Arrêtez le voleur ! arrêtez le voleur ! "

Cependant, les trois amis dormirent cette nuit du plus doux sommeil dont ils avaient pu jouir à San-Francisco.

XVI

LES CHERCHEURS D'OR

Par une chaude matinée du mois de juin, six voyageurs, harassés, marchaient dans une immense et solitaire vallée, à l'est de la rivière de Sacramento. Ils portaient de pesants havresacs sur les dos et étaient chargés de provisions, de haches, de bûches, de pioches, de couvertures de laine et d'autres instruments ; en outre, l'un d'eux portait la voile destinée à couvrir la tente ; un autre portait la grande marmite pour faire bouillir l'eau, et un troisième la claie, de plus de six pieds de long, destinée à laver la terre aurifère.

Ils avaient tous un fusil en bandoulière et un revolver et un couteau passés dans la ceinture. Ils devaient être depuis plusieurs jours en route, car ils étaient sales et crottés des pieds à la tête ; et à voir leurs dos courbés, leurs pieds engourdis et leur marche essoufflée, on eût pu deviner qu'ils avaient déjà fait plusieurs lieues de chemin ce jour-là.

L'endroit où ils se trouvaient était l'extrémité orientale de la vallée de Sacramanto, entre la vallée de l'Ours et le Yuba. À leur gauche s'étendait une plaine immense ; à leur droite, au contraire, il y avait le sol s'élevant et surgissant des collines et des montagnes, dont les croupes et les sommets étaient couronnés de cèdres, de cyprès et de pins. À plusieurs lieues de distance derrière les montagnes, toujours de plus en plus hautes, leur vue s'arrêtait aux arbres de la Sierra Nevada, dont les cimes s'élevaient de tant de mille pieds vers le ciel, qu'ils restaient couverts d'une neige et d'une glace éternelles.

Les voyageurs étaient parvenus à un endroit où ils allaient quitter la grande vallée pour gravir du côté de l'Est un défilé entre deux collines. Il avait beaucoup plu quelques jours auparavant. Maintenant, le soleil brillait et il faisait beau ; mais le sol détrempé était encore boueux et glissant, et l'essoufflement des voyageurs épu-

sés redoublait avec les difficultés de leur marche.

Les hommes dont se composait cette troupe n'étaient autres que le Bruxellois Pardoes, ses amis Creps, Roozeman et Kwik, et deux nouveaux canariens. Le premier, celui qui se tenait le plus souvent à côté de Pardoes, était un Oostendais qui avait fait presque tout le tour du monde sur un vaisseau américain, et qui s'était enfui en dernier lieu de Callao pour venir chercher de l'or en Californie. C'était un gaillard fort comme un ours, grossier de langage, ayant l'esprit borné et sans aucun sentiment de générosité ni de morale. Il devait être querelleur de nature ; car il se vantait sans cesse de son adresse dans les combats au couteau. Le petit doigt manquait à sa main gauche ; il l'avait perdu dans une de ces luttes. Le Bruxellois l'avait accepté dans l'association, quoiqu'il fût sans ressources, à cause de sa force corporelle, qui devait lui faire supporter facilement la vie fatigante des mines.

Le second était un gentilhomme français d'environ 40 ans, mince, aux traits réguliers et haut perché sur les jambes. Cet homme était évidemment d'une grande naissance ; il y avait dans sa démarche, dans la finesse de ses extrémités et même dans l'expression de ses lèvres, quelque chose qui accusait une éducation distinguée et qui contrastait singulièrement avec la physionomie grossière et ignoble de l'Oostendais. Le Français n'était cependant pas un compagnon amusant ; il ne parlait que quand il ne pouvait sans impolitesse rester muet, et encore ses paroles étaient amères et trahissaient l'indifférence ou l'orgueil. Le plus souvent il paraissait rêveur et se parlait à lui-même, comme quelqu'un qui est poursuivi par des pensées secrètes ou par une conscience bourrelée, ce qui faisait dire à Donat qu'il avait des rats en tête et qu'une des vis de son cerveau était probablement détachée.

La raison pour laquelle Pardoes avait admis cet associé muet dans sa compagnie, c'est que le Français avait offert tout l'argent qu'il possédait pour devenir leur compagnon de voyage ; et comme cet argent était suffisant pour acheter les armes qui manquaient encore, les Flamands avaient accepté sa proposition avec joie.

Victor était le seul qui, par sympathie et par certain sentiment de compassion, témoignait quelque amitié au gentilhomme ; l'Oostendais était le compagnon habituel de Pardoes ; Jean Creps paraissait s'entendre également bien avec tous. C'était aussi le cas de tous ; car, quoiqu'il portât sur son dos la grande claie et qu'il fût chargé outre mesure, il faisait souvent éclater les autres de rire, par ses cabrioles comiques et par ses saillies bouffonnes.

Pendant qu'ils gravissaient ainsi la pente d'un vallon, le Bruxellois, qui allait toujours en avant, tournait la tête de tous côtés comme s'il craignait une rencontre ; tantôt il examinait le sol et paraissait suivre les traces indistinctes de pieds ; mais les autres n'y firent pas attention, car Pardoes avait agi ainsi du premier jour et avait parlé comme si, à chaque pas, un nouveau danger devait s'élever sous leurs pieds.

En ce moment, le Français glissa sur la terre humide et plia profondément sous son fardeau.

— Eh ! eh ! baron ! cria Donat, c'est pas bon avec cet havresac sur son dos. Plus bon à Paris dans la voiture, n'est-ce pas ?

Mais le baron n'eut pas l'air d'entendre les paroles de Donat.

— Il me semble, pardieu, que mon français est assez compréhensible, murmura celui-ci en lui-même. Ces gentilhommes ne peuvent jamais oublier ce qu'ils ont été. Elle lui fait la jambe belle, sa haronnie, en Californie. Monsieur du Haut Mont, avec une marmite sur le dos !

Et, ralentissant un peu le pas, il s'approcha de Victor et dit :

— Monsieur Roozeman, pourquoi ne voulez-vous pas me laisser porter votre hache et votre couverture ? Ce serait un vrai plaisir pour moi si vous vouliez vous décharger un peu sur mon dos.

— Tais-toi, Donat, répondit Victor avec un sourire, tu es déjà chargé comme un mulet. Ce grand panier te fait ressembler à un navire sans voile. Je te regarde ; car demain c'est mon tour de porter les paniers.

— Vous ne les auriez pas.

— Pas de plaisanterie, Donat ; je te suis reconnaissant de ta bonne volonté à mon égard ; mais je ferai comme les autres. N'en parle donc plus ; c'est inutile... Qu'a donc remarqué Pardoes pour regarder si attentivement de tous côtés ?

— Qu'aurait-il remarqué ? Rien du tout. Le Bruxellois n'est pas mort de son premier mensonge, depuis que nous sommes en route. Avec ses éternelles histoires de voleurs de grand chemin, d'ours et de sauvages, je craignais qu'au bout de trois jours nous n'eussions été tous ensemble dans le royaume des vers ; et nous n'avons pas encore vu de créature vivante que ça et là un lièvre, et dans le lointain deux ou trois petits cerfs avec des queues noires. Cela vaut bien la peine d'en être effrayé ! Savez-vous quoi, monsieur Roozeman ? Le Bruxellois veut se faire valoir ; il marche en avant, nous conduit, nous commande comme un général, il fait de l'embarras, il se vante pour paraître nécessaire. Je veux courir pendant dix ans tout à fait seul... Tiens ! qu'a donc trouvé Pardoes ?

(La suite au prochain numéro.)

Un oncle faisait de sévères reproches à son neveu.

— Tu as mangé tout ce que tu avais, malheureux !

— Malheureusement non, mon oncle, j'ai des dettes... et je ne pourrai jamais les manger !